

Sujet : Un personnage médiocre peut-il être un héros de roman ?

Le genre romanesque a déterminé à sa création le rôle du héros ainsi que ses caractéristiques essentielles. Mais avant même le roman, dans l'Antiquité, le héros existait. C'est ce héros antique, un sur-homme sinon un demi-Dieu, doté dans tous les cas d'un courage inégalable et d'un destin exceptionnel, qui détermine le premier héros romanesque. Ce héros évoluera avec le roman (héros merveilleux, vertueux, noble, bourgeois...) jusqu'à subir une révolution au XIXe siècle : devenir médiocre (sans éclat, inférieur à la moyenne). Le roman, qui baignait jusqu'alors dans la constante de « l'exceptionnel », met maintenant en scène la médiocrité, le « sans-éclat ». Or la définition même du héros, « personnage mythique ou légendaire ayant accompli (ou accomplissant) des faits extraordinaires », est en contradiction avec la médiocrité : le héros d'un roman n'est pas que le personnage principal de celui-ci, il est aussi le personnage qui se distingue par sa bravoure et ses mérites exceptionnels. Cette définition du héros peut donc être diamétralement opposée à celle d'une personne médiocre. Cependant, certains romanciers ont passé outre cette opposition et ont fait évoluer le roman pour donner une nouvelle définition du personnage principal d'un roman. Une question se pose alors : un personnage peut-il être médiocre et héros romanesque simultanément ? Nous essaierons d'apporter une réponse en trois temps ; tout d'abord nous étudierons les avantages qu'offre l'utilisation de héros emblématiques, puis nous montrerons que le personnage médiocre sied parfaitement à un certain type de roman et nous terminerons sur une étude de la tendance actuelle, qui varie entre les deux.

Les héros emblématiques sont considérés depuis longtemps comme utiles par les romanciers qui considèrent que ceux-ci sont le meilleur moyen pour répondre à la demande d'évasion des lecteurs. Les héros exemplaires naissent bien sûr avec la mythologie, qui nous crée des demi-dieux à qui l'on donne des qualités telles que le courage, la force ou l'humanité et un destin extraordinaire. Prenons l'exemple d'Héraclès (Hercule dans la mythologie romaine), fils de Zeus, et de ses douze travaux, ou de Thésée, qui créa Athènes après s'être débarrassé du Minotaure. Ces traits de caractère et ce destin extraordinaire sont repris par l'épopée. Ainsi, Homère, avec l'Odyssée, nous conte le voyage d'Ulysse, qui n'est plus un demi-dieu mais un homme doté de grandes qualités (détermination, courage, intrépidité, intelligence...) condamné par les Dieux à voguer sur les mers sans jamais retourner chez lui. Ses actions font de lui un héros au moins égal aux demi-dieux. Avec l'épopée, on observe une première évolution du héros : le personnage accède au statut de héros par ses actions, il doit maintenant prouver sa valeur dans un combat épique ou des aventures extraordinaires. La quête du Graal reprendra toutes les caractéristiques du héros de l'épopée et l'adaptera à son temps : Perceval part à la recherche du Saint Graal (la coupe qui a recueilli le sang du Christ lors de la Cène, son dernier repas) et y accédera, sans même s'en rendre compte, grâce à son courage et la pureté de son cœur. On remarque aussi que le héros est toujours placé dans une situation au-dessus de celle du lecteur (Ulysse est le roi d'Ithaque, tous les personnages de la quête du Graal sont des nobles qui entourent le roi Arthur) : cette caractéristique répond d'autant plus au désir d'évasion du lecteur. Ainsi, un personnage à la limite de la perfection, un

véritable héros, dont la richesse et la place dans la société seules font rêver et dont les aventures sont extraordinaires exalte et transcende le Moi du lecteur, le fait s'évader au-delà du réel.

L'auteur, à travers la perfection de son héros, peut aussi chercher à transmettre un message. Ainsi, Rabelais dresse le portrait de Gargantua (en 1534) et Pantagruel (en 1532), deux géants qui débordent de qualités et vivent des aventures qui les guident vers la perfection, en insistant sur tout ce qui fait d'eux des hommes parfaits, justement, et en donnant les clés à l'Humanité (toute entière, Rabelais est l'un des premiers à écrire en français et non en latin, pouvant ainsi transmettre son message à la population un minimum instruite) pour qu'elle crée à son tour des hommes parfaits. Dans un autre registre, Madame de La Fayette, avec La Princesse de Clèves (1678), dresse le portrait d'une femme qui résiste dignement à la tentation du duc de Nemours et fait ainsi l'apologie de la vertu, un peu à la manière de la tragédie grecque : la catharsis, la purification par les personnages. Le héros d'un roman, à travers sa perfection, peut transmettre un message à son lecteur qui le prend en modèle.

Avec le XXe est né une nouvelle sorte de héros romanesque non médiocre. Alors que le XIXe siècle avait adopté le héros médiocre, Proust, lui, écrit sa nostalgie d'une époque dorée d'avant-guerre dans *A la recherche du temps perdu*, un roman en plusieurs tomes (parus entre 1913 et 1927 et écrits entre 1908 et 1922). Ses personnages sont des bourgeois et des aristocrates qui évoluent dans les quartiers cossus de Paris, le boulevard Saint-Germain-des-Prés et le quartier de l'Etoile. Leur vie de riches bourgeois et aristocrates entraîne le lecteur dans un temps perdu plein de frivolités et d'histoires d'amour. Les héros ne sont plus des sur-hommes, mais des êtres d'une classe sociale supérieure dont le récit de la vie répond toujours au désir d'évasion du lecteur lui aussi nostalgique du « temps perdu ».

Au delà de cette demande d'évasion et l'éventuel message que peut faire passer le héros « classique », le personnage principal d'un roman peut aussi être médiocre, mais dans un autre genre de roman. En effet, avec la Révolution française, le public, les bourgeois, ne désire plus d'histoires de noble au-dessus d'eux mais plutôt des romans les mettant en scène. Le réalisme répond à cette demande en mettant en scène des héros médiocres qui deviendront tout de même célèbres. Le chef d'œuvre du réalisme, par exemple, *Madame Bovary* (1857) de Gustave Flaubert, nous résume l'histoire d'une femme médiocre, qui rêve de richesses et reproche à son mari sa « pauvreté », lui petit médecin de campagne vivant pourtant de façon aisé, et qui finira par se suicider. Emma Bovary stigmatise ainsi les stéréotypes féminins de la petite bourgeoisie : à travers elle, Flaubert dénonce les « mœurs de province » de ces femmes (accusation qui lui vaudra un procès pour « offenses à la morale publique et à la religion »). Mais, avant même de dénoncer une façon de vivre, Emma Bovary se fait le reflet du lecteur, le faisant ainsi réfléchir sur sa condition (Baudelaire, à la même époque, dira : « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »). Pourtant, malgré sa médiocrité, Emma Bovary est devenu en deux siècles une véritable

héroïne qui incarne toute une philosophie, qui porte son nom, d'ailleurs : le bovarysme.

Zola expérimentera une autre sorte de médiocrité chez ses personnages : celle qui, pour lui, est due à l'influence de l'hérédité et du milieu sur l'homme de son siècle. Pour prendre seulement un exemple des Rougon-Macquart (la famille qui sert de support à l'écriture de sa fresque naturaliste), Gervaise, dans *l'Assommoir* (1877), se précipite dans la déchéance de l'alcoolisme, tentée par Paris et ses mauvais quartiers et clairement influencé par son père qui était mort du même problème. Zola met ainsi l'accent sur les défauts de tous ses héros : alcoolisme, folie, mysticisme, imbécillité, ambition, cruauté... Ses personnages subissent leur destin plus qu'ils ne le maîtrisent (ajoutant encore à leur médiocrité), comme ils subissent le poids de la société et de la condition humaine, révélée médiocre à travers le réalisme de Zola.

Le XXe siècle est le théâtre d'une diversité dans les héros, entre le renouvellement des héros « classiques » et médiocres et la naissance d'autres héros encore. Parmi ceux-ci, il y a les héros qui incarnent une thèse philosophique. Même si, par leur aspect final, ils peuvent être rattachés aux héros médiocres, ce n'était pas le but de leur auteur d'en faire des médiocres. Dans *l'Étranger* (1942) de Camus, Meursault, avec son apparente simplicité d'esprit et le meurtre qu'il commet est pour ainsi dire médiocre (même si, à force, la conjonction des deux pousse le lecteur à le trouver attachant, à ne pas le voir comme un meurtrier mais comme un homme, et donc à reconsidérer l'Humanité et le Moi d'une façon plus tolérante). Pourtant, Albert Camus fait juste de son personnage une thèse philosophique qu'il défend à travers lui : l'absurde. La médiocrité peut ainsi mener à l'expression d'une thèse philosophique. La médiocrité, toujours au XXe siècle, est poussée à un tel point qu'un courant, le Nouveau Roman (dont les auteurs sont publiés aux éditions de Minuit depuis le début dans les années 1950, donnant à la maison une renommée d'avant-gardisme), fait disparaître ses personnages. Ainsi, dans *Les Gammes* (1985) de Alain Robbe-Grillet, les personnages n'ont pas plus d'importance que les objets dans l'étrange enquête que mène le détective Wallas. Le XXe siècle nous présente ainsi une pluralité de héros médiocres.

Le XXIe siècle, quant à lui, joue sur les deux tableaux du héros, sélectionnant parfois une des « catégories » pour le réadapter. Pour le héros médiocre, notamment, la tendance actuelle est à l'autofiction : les auteurs, dont la plupart se considèrent comme des êtres normaux (donc médiocres : si l'on considère l'étymologie latine, *medium*, un être médiocre est un être qui se situe au milieu) se mettent en scène sous l'identité de leur personnage et mettent au grand jour leur médiocrité. Ainsi, Justine Lévy parle dans *Mauvaise Fille* de culpabilité et de peu d'estime de soi, des caractères humains mais peu dignes d'un « héros » en livrant l'histoire de la mort de sa mère et de la naissance de sa fille. Ou alors Eric Fottorino, avec *l'homme qui m'aimait tout bas*, qui confie son manque de compréhension (là encore un défaut, chose inexistante chez le héros exemplaire) devant le suicide de son père. Ou encore Daniel Cordier, dans *Alias Caracalla*, ses mémoires qu'il écrit comme un journal intime qu'il aurait tenu à un moment de sa

vie, celui de la seconde guerre mondiale, qui se présente comme un royaliste raciste et antisémite au début de son livre.

Le héros médiocre est aussi mis en scène dans de nombreux autres romans : Le rapport de Brodeck de Philippe Claudel nous présente un narrateur qui se considère comme « rien », Les Bienveillantes de Jonathan Littell met en scène un nazi (qui pousse le lecteur à se demander quel aurait été son choix face au nazisme), Et que le vaste monde poursuive sa course folle de Collum McCann, roman polyphonique qui met en scène des américains brisés par les années 1970...

Enfin, on retrouve tout de même dans le roman contemporain des textes qui présentent un certain retour au héros de gloire : c'est de la littérature faite pour divertir le public, qui rejoint un peu le but premier du roman, celui qui s'est imposé alors que le roman n'était qu'un « genre mineur » (Boileau, Art poétique, 1674) : faire s'évader le lecteur. Marc Lévy, par exemple, avec Et si c'était vrai et d'autres ouvrages, nous présente un personnage qui ne baigne pas dans la médiocrité quotidienne et vit une aventure extraordinaire, souvent en rapport avec l'amour. D'autres auteurs mettent ainsi en scène des héros qui plaisent aux lecteurs car ils les font s'évader.

On conçoit donc que le héros de roman doive être exemplaire en tout point afin d'illustrer et de transmettre des qualités et être extraordinaire pour évader le lecteur enfermé dans la médiocrité de sa vie. Cependant, le héros médiocre est utilisé à partir du XIXe siècle dans un souci de réalité (rendue plus criante avec le héros médiocre), d'adaptation à son temps (et à la demande de son temps) et d'« intellectualisation » du roman (faire réfléchir le lecteur sur son sort en lui montrant son reflet dans un personnage). Ce personnage médiocre devient, grâce à sa création et sa place dans un récit, un véritable héros, aussi médiocre soit-il. Ainsi, Emma Bovary, Brodeck et Gervaise sont des héros au même titre que Perceval ou la princesse de Clèves. Et si, comme disait Zola dans Deux définitions du roman, « le premier homme qui passe est un héros suffisant », le simple fait de vivre ne serait-il pas un acte d'héroïsme ?